Jovan Zivlak

JOYEUSEMENT À UN ÉVÉNEMENT LIÉ

sur les fonds de celui-ci ou celui-là

il faudrait continuer à construire.

par exemple un mur verticalement élevé

au-dessus de la surface du sol.

sans gaspillage

légèrement avec confiance

brique sur brique

une mélange de ciment de chaux

de langue. enfiler lancée

après lancée

monter la vue à une plus grande hauteur

sous une ligne tracée par un crayon

de plombe. ça c’est la maison.

je me couche enroulé dans un drap : la chaleur

la connaissance. quant à moi je peux

descendre là-bas. me promener. observer

la vie etc.

mais le morceau de sucre se dissout

et l’eau bouillit.

joyeusement à un événement lié

je ne bouge pas.

MON PAUVRE FILS

Je voudrais chanter.

chanter à pleine voix.

mais quand je pense

combien d’obscurité il y a dans les anciennes

chansons

combien de douleur dans les mélodies

de malheur dans les cris

ma fraternité est inapte de cet art

la sérénité dispersera notre force

et puis mon pauvre fils

quel intérêt de cela aura

la patrie.

MAL INVITÉ

voici comment je naquis

c’est une longue histoire. dans une étable. dans un séchoir à viande

parmi les queues de cochons. dans un champ de maïs

où une pie oisive picorait et un mulot

regardait craintivement pour qu’un hibou ne vienne. de la sagesse

tout était déjà inscrit et comme j’entrai dans la vie

connue. ma mère me cachait : un petit laid qui criait

et édenté demandait tout le royaume. le père me déniait.

de là des histoires d’infaillibilité. on créait des légendes

de fuite mais je ne savais pas vraiment si elle existait. après

je me bousculais dans des universités. parmi les connaisseurs qui

brandissaient un bâton et sautillaient pendant qu’ils chantaient

les chansons sur dieu unique. je retins comment partager

et comment remplir les bols : de plus grand à plus petit et pas autrement.

comment recueillir

et déborder et je pressentis comment le ver en attaquant une pomme ouvrait

les écoles secrètes et séduisait les élèves. le vin et le reste vinrent

après. et des errances. et la mer. et l’eau. et des festins sur lesquels ma

bouche ont était comme liée. pourquoi certains me regardèrent étrangement.

voulurent-ils que je devenait le chef de travailleurs ou le destructeur. le chanteur des chansons

ou un mal invité qui faisait du bruit.

je titubais pendant que j’attendais la solution

de vagir dans une vie

ou de pardonner dans deux.

LE ROI DES OIES

je m’assoyais sur une motte verte

au-dessus de la mare. l’immobilité de midi

et les contours raide des oies. dans l’eau

j’ai jeté une pierre. Il a choisi

sa voie par ma main. sur l’eau les cercles

flottaient

semblables aux cercles des autres histoires

différents d’eux-mêmes

dans la disparitions nourris

de leurs propre dos.

et comme quelqu’un de leur dos

enlevait la peau

c’était ainsi qu’ils se transformaient

en une figure que j’ai déjà vu

la figure du roi des oies

qui prêche l’éternité.

LA LAISSE

dans la rue qui a été éclairé par le crépuscule

entre les cours où la connaissance morose chantait

et entre les champs sombres sur lesquels un corbeau criait

un petit chien était tiré sur la chaîne tendue.

un garçon qui le tirait avait l’air d’un avenir aveugle

aux yeux aigus comme un jugement il portait au cœur la décision

et sa tête était déliée comme l’horizon

absent comme ça qui va le tromper

lumineux comme la lumière qu’on connaît une seul fois

il menait un chien le long de la pente des ténèbres

celui qui grognait sur l’obscurité et le détestait.

mais la raison était au-dessus des deux

lui qui a commis des crimes mineurs

et lui qui a tenu la laisse

à aucun d’entre eux

la mesure n’a pas été donnée

aucun n’a pas géré de l’aboiement sur l’inconnu

aucun n’a pas respiré des motifs dont il se souvenait

et personne ne savait pas ce qui était dans son germe.

la raison sombre réglait les comptes

ce qui arrivera arrivera dans la foi

qu’il a péri au-delà de la connaissance

que la voie de la mort est la voie de la naissance du diable

et que la voie de l’amour s’ouvre par la titubation.

\*\*\*

peux-je me souvenir de quelque chose

et existe-t-il la mémoire qui va

illuminer personne à naître.

et si je fais un tour

comme je retire le pied à travers de la sciure fine

je vois le garçon comment il

marche à travers la loucherie distrait.

que je me souvienne

de celui qui se demandait bêtement

et qui pouvait être faire taire par n’importe qui.

L’ÎLE

la guerre n’a jamais cessé. je me souvenais de l’aube quand

j’avais quitté ma maison. elle était partout. derrière la porte

elle tenait une hache. sur le lit elle a recroquevillé son corps drapé

en peau du loup.

elle ressemblait à un paon qui me regardait soupçonneusement

et se préparait de me becqueter les mains. sur les fenêtres

elle baissait les stores. elle se cachait pour que je ne la voie.

je savais qu’elle a respiré par mon cou

elle a attaché mon souffle et a rendu les choses transparentes

sur lesquelles j’ai consacré ma vue.

elle s’adressait à moi avec mépris :

toi qui mâches le silex tu vas attendre à le regagner.

tu vas apprendre se souvenir ce que tu avais oublié

je suis ta connaissance que tu as prédit éveillé

ce dont tu vas regarder en arrière ce sera l’obscurité

le père qui ne vas pas revenir jamais

la mer duquel la flamme va venir

de laquelle tu vas devenir sourd.

qui est plus fort que la guerre

moi que personne ne demande de rien

l’île duquel ne restera que le nom

un usurier qui va m’endetter

l’arme qui tue avant d’être forgé

ou le serpent qui monte là où il n’appartient pas.

LA DESCENTE

lorsque je marchais sur des sentiers ombragés

et regardais comment les cous d’oies chatoient

et un busard qui piquait et un moineau dans les vrilles de plumes

et un mulot à la hâte et un pinson sur une pousse pliée

j’ai vu que mon visage pâle reflétait dans des yeux émerveillés

qui reculaient de la lumière dans les ténèbres de la sécheresse dans l’humidité

que le temps était un pot et que j’étais un garçon qui voyait tous

et que je étais aperçu de toutes les choses

et que toutes les choses se réunissaient dans un point qui me tenait sur mes pieds

et mettait en marche les fouets de lumière et consacrait les mains de mille fois

qui priaient et niaient

j’ai compris que je n’étais pas seul et que j’étais couvert de milliers de voiles

et que je ne pourrais pas les démêler et les compter aussi longtemps que

je m’appuyais sur les yeux qui me guidaient à travers les bosquets

à travers les flaques chauds peu profonds et l’herbe taciturne qui me chauffe

je savais que je étais béni et que ma langue avait été emprunté

que je l’avais recueillie de la bouche qui me surveillait

et qui me saupoudrait des épices pour que je sois un jeune taureau clair

qu’on préparait pour qu’ils renforcent leurs membres par sa chair

et que leur langue devienne souple comme quand un chasseur faisait son flair

prêt à trouver la proie parmi les myriades de choses

et à reconnaître sa raison comme indéniable parmi les noms compliqués

comme le sel qu’on prenait pour le jeter au-delà de la chaleur dans les luminosités de pharynx

pour qu’on sache que je dois être né à maintes fois

et que de la bouche je redescends toujours au sein de l’ombre

qui reconnait son corps

ici dans le logo du temps dans lequel j’ai descendu pour connaître

que je ne suis pas celui qui je suis

et que ça que je vois

ne voit pas celui dont la peau m’attend dans la bouche

qui me dévorera.

LES BOSQUETS

autrefois j’appelais les mots de petits bois

des canaux ombragés et des bosquets clairs

je connaissais les oiseaux comme je connais maintenant ce qui n’est pas fondé

que je construisais comme une tour qui allait s’écrouler

dont la flamme allait avaler sa propre ascension.

autrefois je m’adressais aux mots comme aux dieux sereins

et chacun battait les ails

en tombant des hauteurs dans la profondeur de la profondeur dans la promesse

chacun chantait comme un zébu et bruissait comme la sagesse

et ruisselait sur moi les cascades de lumière.

et m’illuminait comme un inachèvement

et trépidait comme des feuilles innombrables pendant que

dans les océans les respirations balancent

et meuvent les ombres comme des marches de pourpre qui soutiennent des sphères.

en tant que favori j’étais assis par terre

et déroulais les fils qui se sont tous emmêlés

rangeais des ustensiles où se miraient des anges

recherchais des parfums et des mélodies

et regardais dans le lointain comme dans l’ail qui allait me soulever.

je rampais à travers le fourré où chantaient des pies

et voltigeaient des moineaux et sautillaient des oreilles de chats

comme une langue avec laquelle je mettais en marche mes membres.

une fois je me couchait par terre comme sur un tapis clair

moi qui voyais que les mots étaient comme les enfants

que le loi qui juge est dans leurs corps

et la lame dans des myriades de bouches.

LE POIDS

deux et deux font quatre

un pauvre savoir mais fiable

ô comment utile était-il

lorsque je rassemblais

ce que l’aube allait révéler

lorsque je gardais ce qu’il fallait perdre.

le compte était le désert

tandis que l’eau était calme

et le murmure volait dans les hauteurs

et l’épervier chantait dans la nature sauvage

et ceux qui passaient me regardaient

comme un poids qui va juste être posé

sur la balance.

lorsque je me dépêchait de mâcher ce qui pouvait se décomposer

lorsque je lançait autant que mon cœur pouvait calculer

j’ai vu que l’eau brouillait les numéros

et que l’air dévorait les comptes

et que le foudre jetait dehors les fractions et les dispersait

en queues lumineux

que le toit est le lieu où les œuvres se pétrifiaient

et les soutiens affaiblissaient

que le sous-sol montait avec des mèches de feu

et se répandait dans les villes

que quitter ne signifie pas trouver

que appuyer ne signifie pas sauver

que trouver ne signifie pas reprendre ce qui était laissé

que partir n’a pas l’âme du retour

que celui qui revient n’a pas le mémoire

et que quand trois s’en vont et l’un revient

comme si personne n’est pas revenu.

j’ai vu une ombre qui grandissait dans l’obscurité

une ramure qui dépassait l’arbre

une belette qui attaquait l’aigle

une hache qui revenait sur l’épaule de l’ange

combien que tu te recueillis

combien que tu oublies

ce sera trop.

LE CHAT

 à Svea Haske et Maksi

quand je suis arrivé à Berlin

j’ai heurté à un chat qui m’attendait

à la porte

il me regardait à la manière d’un prof qui scrute un cancre.

sa protectrice m’a dit qu’il était malade à mort

et qu’il ne sortait plus dans le jardin, ne se prélassait plus dans l’herbe luisante.

il me dévisageait comme si j’étais

quelqu’un de loin qui emporterait ses chaînes.

mais vite il a compris que j’étais son frère

que mon halètement est comme le sien

et ma respiration est comme un pleur.

il était couché dans l’angle le regard pénétré sur les lointains

comme s’il scruter ce qui l’attend là-bas.

berlin est vaste et se couche sur l’eau comme une steppe

il m’accueillera peut-être une autre fois comme un poisson

muet pour me dire n’importe quoi sur sa vie passée

mais disposé à prêter son mutisme à n’importe quel élève.

LES MAISONS DE BRECHT

*à Robert Vein*

il pleut à berlin et je descends sous la voute

pour survoler les toits et descendre sous terre

pour voir le cadavre vivant couché à côté de sa bien aimée

il était disciple

il voulait savoir plus que un tyran et moins que la pierre

il voulait éviter les coups sournois

et se trouver chez ses faibles amis

ils portaient des vêtements légers qui ne protégeaient pas du froid

et à travers lesquels dégoulinaient la pluie glacée

et je suis ici à berlin dans son nid.

l’eau ruisselle sur mes joues

et je grimpe là où étaient des mots ou leur envers

la vitesse ou la somnolence

la pluralité qui devait sauver le tout.

je monte l’escalier pour

apercevoir la pièce destinée aux entretiens

pour flairer la couche de la mort

et pour s’étonner devant les récipients des illusions

une petite terrasse et beaucoup de verres

des petits pots à la couleur passée

des cuillères avec lesquelles on arrachait la nourriture

entre les phrases qui comme des volées d’oiseaux

se nichaient dans les vestibules

dans les cimes du jardin

qui brille comme la verdure tombale dans le désert.

et un peu plus loin les sentiers de cimetière

et les morts empilés comme sur le marché

derrière le dos les huguenots et la berta en face

de grosses têtes

des dignitaires bien taillés

des stèles avec des inscriptions

des pierres nonchalamment plantées

qui a pu le ramasser là si ce n’est la mort

la sagesse froide qui nous apprend que nul ne

parlera de ce qu’il faut taire.

LES MÂCHOIRES DE FER

quelles sont nos villes

quels sont nos villages.

maison contre maison

routes imprévisibles

avalanche de véhicules

bruits innombrables

toute habitude est coutume

toute coutume raison pour sangloter

et lorsqu’on porte ou accompagne un mort

et lorsque des essaims de flics se rassemblent en plein jour

et lorsque l’amas de la description se dépose soigneusement dans des sachets imperméables.

nul ne sait combien il y en a

et le savoir de jadis était pourtant plus sûr

la signature du commissaire ou de l’employé responsable

une occasion assure la sagesse qu’on ne peut pas oublier

on le chasse même aujourd’hui en lançant d’en haut des mandats d’arrêt

des hommes sans nom

des femmes sans passion

des portiers sans diligence connue.

on flaire des os et des hanches artificielles

on radiographie des mains et des mâchoires en fer

et expédie vers l’avant sans grands mots.

et quand tu passes la rue sur chaque balcon une poignée de prophètes

certains grimpent sur un coffre en bois pour se hisser au-dessus de nous

pour nous déverser la vérité d’en haut

des promesses partout

on crie d’écran que c’est le jour de la décision

un moment qui ne doit pas être manqué

et qu’ils ont trouve un belvédère qui permet de voir le plus loin.

si tu t’arrêtes tu ne sais pas combien ça durera

si tu t’assois tu manqueras ton autobus

si tu restes songeur tu oublieras où tu es parti.

PROPRIÉTÉS

quand mon père était mourant

il a dit qu’il aimerait avec moi

parler.

jusque-là nous

échangions le vide et l’étonnement.

j’ai pensé qu’il voulait

rattraper perdu

la vie ordinaire

ne supportait pas des conversations difficiles

qui nous feraient plus proches

et qui agrandiraient notre chagrin.

j’imaginait déjà que les propriétés étaient

les passagères et les orateurs méconnaissables

et il me rendait triste qu’il

n’a pas poussé la pierre qui crée l’illusion

que la vie est une construction lumineuse

et que les mots sont comme un belvédère

comment il ne voyait pas que ça qu’il voulait dire

ne serait pas dit pour la première fois

comment il ne voyait pas que mourir est en vain

et que ça ne nous sauve pas de l’oubli.